



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

L. ADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LE GRAND TONIC PERFORMANT
ET
FIEVRES
LE GRAND TONIC PERFORMANT

FEUILLETON de CANARD

**LES TRIOMPHES
DES
CHENIZELLES**

(Suite.)

Il y avait comme une influence *obermannesque* répandue dans le livre, ou eût jure, en ouvrant le carnet: qu'il avait été écrit par un bourgeois nourri de la littérature de la fin de Restauration. Et cependant, M. Loncle ne lisait jamais; son esprit n'avait pu être frappé par les types faux et maladroits qui corrompent les esprits faibles; mais il y a dans l'air des courants invisibles qui font que ces influences tombent dans l'esprit d'un homme, de même que le vent sème sur un mur la graine d'une plante étrangère.

En lisant ces étranges confidences, Mme Loncle fut saisie d'étonnement et de pitié. Elle s'accusa elle-même d'avoir développé la maladie qui affectait son mari. Si M. Loncle ne l'eût pas épousée, certainement il n'eût pas succombé à ce mal moral qui à cette heure le tenait courbé sous son étroite. M. Loncle aurait épousé une jeune fille simple qui l'aurait rendu heureux. Quel bonheur lui avait donné sa femme? Aucun. Elle l'avait épousé suivant les dernières intentions de sa mère à son lit de mort; mais dès le lendemain elle s'était enfermée elle-même, et avait prononcé, à peine mariée, une espèce de séparation d'âme.

Tout en pensant de la sorte et en fermant les yeux comme pour mieux se regarder en dedans, Mme Loncle se jugeait plus coupable qu'elle n'était réellement. Si elle avait appelé ses témoins à décharge, il s'en serait présenté mille. Pourquoi M. Loncle l'avait-il répudiée de la société? Ne devait-il pas procurer à la jeune fem-



LE MIKADO DES PENDARDS

Poo-Bah Dansereau, ayant été grossly insulted par Ki-Ko Chapleau, foule aux pieds son family pride et livre la Presse au parti des pendants.

me les plaisirs qui lui avaient manqué dans sa jeunesse? Quelle manie le poussait à l'enfermer dans une rue isolée, hors de la ville? Le verbe aimer est le verbe le plus délicat: il est bon de ne le conjuguer qu'avec précaution, car il est fragile et se casse pour un rien. M. Loncle l'avait cassé dès le premier jour; il ne le savait pas, et il se servait des morceaux glacés, croyant l'avoir en entier. M. Loncle n'était pas un méchant homme; mais il avait le tort de trop aimer sa femme et de croire que chaque minute doit entendre un "je vous aime." Il effeuillait des feuilles de marguerites toute la journée, et

cette innocente des jeunes amoureux qui courent les bois le rendait ridicule. Ce gros homme de quarante-cinq ans, qui aurait voulu qu'une femme de vingt-deux ans lui regardât qu'elle l'aimait beaucoup et même passionnément, finit par se faire aimer *plus du tout*. Sans y penser, Mme Loncle prit la plume et écrivit à la suite du journal de son mari une espèce de confession de ses fautes. Elle était toute entière à ce travail, mouillant le papier de ses larmes, lorsque la main maigre de son mari vint se placer sur le petit registre. — Ah! ma chère femme, que tu es

bonne! s'écria le malade qui venait de sortir de son assoupissement; tu veux donc adoucir mes derniers moments? Ce n'était donc pas un rêve? Maintenant, je peux mourir tranquille; je vois que tu obéiras à tes serments. Laisse-moi lire ces caractères tracés par une main chérie. Dès le lendemain, M. Loncle éprouva un mieux sensible dans son état; il revint à la vie aussi vite qu'il s'en était éloigné. Tous les matins, il lisait avec délices les quelques pages que sa femme avait tracés avant de se coucher. Bientôt il entra en convalescence. Le premier

mot qu'il dit en sortant de son lit pour faire un petit tour dans son jardin fut de demander M. Trude. — Il est bien chargé, dit Mme Loncle. — Comment le sais-tu? demanda M. Loncle. — Pendant votre maladie, il est venu me rendre visite, et je l'ai à peine reconnu. — Tu ne m'as pas marqué cette visite sur ton journal, dit M. Loncle. — Elle n'avait rien d'intéressant. — Cependant, dit M. Loncle, qui revenait à son idée fixe, écris-moi d'une façon bien détaillée. Mme Loncle s'était promise de satisfaire à l'avenir aux plus grandes exigences de son mari; elle écrivit sur son journal, à la date du 15 mars: « Oublié au 28 février la visite de mon maître de musique, quo je n'ai pas vu depuis deux mois, date de la mort de sa mère. Le chagrin l'a beaucoup chargé; ses grosses couleurs se sont envolées. M. Trude est pâle, et cette pâleur ajoute quelque distinction à sa physionomie. Il souffre et il souffrira encore longtemps. Il m'a dit: « Je n'avais que ma mère, elle est morte; je n'ai jamais aimé qu'elle, car je n'ai pas connu mon père. » Ma vie est triste à la mort. Je lui ai raconté la maladie de mon mari; il a pris part à mes câlineries; je sens qu'il les comprend. M. Trude veut s'en aller à la ville. Je lui ai dit que si M. Loncle n'était pas dangereusement malade, je chercherais à le retrouver, parce qu'il trouverait une famille à la maison; mais si un malheur m'accablait, si M. Loncle mourait, je ne peux pas demander une consolation à un étranger. Je lui ai confié que je me retirerais dans une maison religieuse, il m'a approuvée. Ses affaires arrangées, il pense partir dans trois mois. Son chagrin a allégé le mien; il a supplanté avec courage la mort de sa mère, et je ne laisse aller à l'abattement tandis que mon mari vit encore. « Espérez » m'a dit M. Trude en me quittant. » Après la lecture de cette page, M. Loncle s'écria: — Ce M. Trude me revient davantage maintenant. Il faut l'inviter à dîner pour demain. — Mais, monsieur, vous n'êtes pas encore en état de supporter un repas. — N'importe, je vous regarderai; je ne mangerai qu'un petit morceau. Tu feras prévenir aussi M. Charles. Après le dîner vous me ferez un peu de musique n'est-ce pas? — Comme il vous plaira, monsieur, dit Mme Loncle. Deormais, je veux vous être agréable et prévenir vos moindres désirs. — Quel trésor j'ai trouvé en toi! s'écriait M. Loncle. Maintenant je